

Le Maurrassisme et la culture. L'Action française : culture, société, politique (III), Olivier Dard, Michel Leymarie, Neil McWilliam éditeurs, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2010. Un vol. 16 x 24 de 370 p.

Ce volume réunit les actes du troisième et dernier des colloques qu'une équipe d'historiens a organisés autour de la figure de Maurras, de l'audience qu'a trouvée sa pensée politique en France et à l'étranger et des lectures de ses œuvres qu'ont menées ses disciples mais aussi, plus largement, certains de ses contemporains¹.

Consacrées pour une large part à l'écoute que Maurras a très tôt conquise et longtemps conservée dans les milieux intellectuels, plusieurs des communications réunies dans ce volume peuvent et doivent intéresser les historiens de la littérature. Celles, tout d'abord, qui s'intéressent de manière souvent précise et pointue aux relations que des essayistes et des écrivains ont entretenues avec Maurras lui-même ou avec son œuvre. Bien que plusieurs cas attendus, à l'image de ceux de Barrès et de Bernanos, soient laissés de côté, les itinéraires intellectuels (proximités biographiques, outillage méthodologique, notions centrales...) de proches du théoricien politique (Jacques Bainville, Henri Massis, Louis Dimier...) sont évoqués dans le cadre de contributions qui apportent des informations nouvelles, notamment quand elles abordent des domaines culturels d'influence comme les études historiques et les études d'histoire de l'art. Lues en continuité, ces études permettent de mieux comprendre comment Maurras a su se lier étroitement à des historiens, à des polémistes ou à des essayistes qui ont porté haut et fort certaines de ses idées, qui les ont adaptées à leurs domaines d'investigation, mais aussi de mieux saisir comment certaines dissidences politiques et/ou religieuses ont été conduites à s'exprimer à différents moments de l'existence tourmentée du mouvement qu'il a lancé et dirigé. Elles retracent ainsi l'histoire d'un magistère intellectuel dont l'importance a été longtemps méconnue, de sorte que certains débats intellectuels autour de la question des nationalismes littéraires nous sont devenus difficilement compréhensibles. Revient exemplairement à un questionnement de cet ordre une contribution qui, consacrée à l'intérêt que Gide a porté à l'œuvre de son contemporain, montre comment il s'est trouvé en situation de lui faire réponse à l'heure où il (re)lance la « querelle du peuplier » (1905) et rédige les deux articles qu'il intitule « Nationalisme et littérature » (1909). Fort intéressantes sont également les analyses qui se saisissent de la question de l'audience de Maurras en s'arrêtant à son œuvre de critique littéraire. Elles montrent en effet que l'activité critique a été pour le théoricien politique une activité capitale, que ses lectures ont nourri plusieurs de ses thèses et qu'elles lui ont fourni certains des arguments qui lui ont servi, au prix de multiples reprises, à les appuyer et à les faire accepter. Dans ce cadre, une intervention revient sur le combat antiromantique de Maurras à partir d'analyses précises des pages qu'il consacre à Chateaubriand et à Rousseau (*Trois idées politiques*, 1898) ; une autre s'intéresse, à partir de ses évocations de Sand (*Les Amants de Venise*, 1902 ; *L'Avenir de l'intelligence*, 1905), à l'image qu'il se fait de la femme et de son rôle dans la société restaurée dont il rêve ; une dernière envisage son rapport à l'Antiquité et à ses littératures en prenant notamment appui sur le récit qu'il donne de son séjour à Athènes (*Anthinéa*, 1901). De cet ensemble d'analyses, qui montrent toutes comment Maurras utilise la littérature, il ressort que le classicisme que défendent les hommes d'Action française, érigé en machine de guerre contre la République et l'héritage de la Révolution, est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît. Ce que souligne une étude qui, loin de se contenter de relever les

1. Les actes des deux premiers colloques sont également disponibles : Michel Leymarie et Jacques Prévotat (dir.), *L'Action française. Culture, société, politique*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2008 ; Olivier Dard et Michel Grunewald (dir.), *Charles Maurras et l'étranger. L'Étranger et Charles Maurras. L'Action française. Culture, société, politique (II)*, Bern, Peter Lang, 2009.

« discordances » de l'esthétique qu'elle défend et prône, signale que l'œuvre de Maurras est minée par une tentation autobiographique qu'elle condamne par ailleurs fermement, ce qui la conduit à ne cesser de se reprendre et de se répéter au fil de multiples rééditions annotées, complétées ou corrigées. Méritent également d'être signalées aux historiens de la littérature deux contributions qui donnent des analyses détaillées de revues, *L'Indépendance* et *La Revue critique des idées et des livres*, dont les existences ont été dans une large mesure dépendantes des positions, déférentes ou distantes, que leurs rédacteurs et leurs collaborateurs ont prises vis-à-vis de Maurras et de ses idées. À ce titre, elles rappellent combien, d'abord séduits par l'œuvre de Barrès, nombre de jeunes gens de lettres du tournant du siècle ont eu ensuite à se déterminer vis-à-vis de celle de Maurras, phénomène que confirment plusieurs enquêtes journalistiques du temps qui font également l'objet d'une analyse documentée. Comme le montrent enfin deux études qui figurent au seuil du volume, l'œuvre de Maurras est aussi perçue ici, quoique de manière ponctuelle, comme une œuvre d'écriture qui s'inscrit dans la filiation de la parole pamphlétaire de Drumont, parole que Léon Daudet adapte aux fins du discours monarchiste tout au long de sa carrière.

Ces lignes suffisent à le montrer, ce volume apporte nombre d'informations dont l'historien de la littérature ne peut que tirer le plus grand profit, qu'il s'intéresse à la vie littéraire du tournant des XIX^e et XX^e siècles ou à certains des grands débats d'idées du siècle dernier. Il est toutefois possible de regretter, ce livre refermé, que les études qu'y livrent des historiens de la culture ne prennent pas plus et mieux appui sur celles que des historiens de la littérature ont récemment consacrées à des questions voisines (celle, par exemple, des « arrières gardes ») et parfois aux mêmes questions (celle, par exemple, de la « renaissance classique »). Il faut donc souhaiter, pour conclure, que cet ouvrage trouve une écoute qui puisse contribuer à desserrer les frontières disciplinaires que l'institution universitaire fait toujours trop fermement passer entre les études historiques et les études littéraires.

Denis PERNOT